

prendre que cet artiste pour lui confier une opération si délicate et si importante. M. Mortemarse mit donc à l'œuvre; par de procédés aussi sûrs qu'ingénieux, et qu'il serait trop long de raconter en détail, il parvint à si bien enlever le bois qu'il ne lui restât plus qu'une immense feuille de peinture à l'huile mince comme une pelure d'oignon; le côté de cette peinture qui adhérait au bois étant mis à découvert, laissa voir le trait à la plume et les premiers coups de pinceau que le Pérugin donna, lorsqu'il commença ce beau tableau. Par d'autres procédés il parvint à recoller cette peinture d'une manière très ferme, très adhérente sur une toile neuve, solide, et bien préparée pour en assurer la durée. Là se terminait sa mission, mais tant s'en fallait cependant que l'opération fût arrivée à son terme. En effet, lorsque la peinture fut entièrement fixée sur sa nouvelle toile, on vit paraître en blanc et traversant les figures, non seulement toutes les fentes du bois, mais encore des milliers de petits trous faits par les vers. De plus, et cela était bien pire et bien plus laid encore, on vit apparaître, en larges taches noires ou brunes, toutes les retouches qu'à une époque ignorée de nous une main barbare avait faites sur les parties dégradées de la peinture. Je dis une main barbare, car, là où il n'y avait que des petites écailles enlevées et quelques picotements, le restaurateur avait peint à pleine pâte, et, pour raccorder ses tons avec ceux du tableau, il les avait peu à peu étendus outre mesure, et avait fini par substituer son œuvre à celle du maître. Ce fut alors, seulement, que l'on eut l'explication de ces parties faibles et indignes du Pérugin que l'on ne pouvait comprendre dans l'ignorance où l'on était des retouches que le tableau avait déjà eu à subir. L'opération du collage de la peinture sur la nouvelle toile pour la réussite de laquelle on emploie un fer chaud qu'on promène fortement partout, avait, en brunissant tous les anciens repeints et en les faisant apparaître en espèce d'emplâtres, séparé l'ivraie du bon grain; mais ce n'était rien d'avoir constaté le mal, il fallait le faire disparaître et purger le tableau de toutes ces affreuses retouches. Il fallait trouver un autre homme (car ce n'était pas l'affaire de M. Mortemar) assez habile pour enlever ces taches sans altérer le tableau; M. Terme s'adressa à Paris à la direction du Musée royal. On lui